

*Document de travail en cours de traduction pour préparer la rencontre présentée en introduction*

*Pour imprimer, attendre la version définitive. Merci à ceux qui y collaboreront d'ici là.*

**Séminaire** à l'Institut Lorenz Oken, Lochhäuser 19, 79737 Herrisried

« **L'idée d'Europe** » du 26 au 28 septembre 2025 :

***Au lieu de mélanger idéologie, économie et politique :***

***Soin des langues et des cultures dans la vie de l'esprit;***

***Dépassement de la conscience nationale dans la vie de droit;***

***Pratique de la solidarité supranationale dans la vie de l'économie.***

Dans ce séminaire, nous aborderons l'idée d'Europe : nous nous baserons à nouveau soigneusement sur des concepts purs observés dans les phénomènes. Des discours introductifs serviront de base aux discussions. Le séminaire est divisé en une partie historique (I-IV) et une partie systématique (V+VI) portant sur les questions et thèmes suivants :

I. Une excursion dans l'histoire de l'Europe et de l'évolution de ses peuples ; cette excursion culmine avec la question de l'émergence du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et de ses conséquences.

II. Comment le processus d'unification européenne a-t-il débuté après la Seconde Guerre mondiale et où en sommes-nous aujourd'hui avec l'Union européenne ?

III. Comment évaluons-nous la catastrophe en Ukraine ?

IV. La Suisse, organisée fédéralement, peut-elle être un modèle pour une Europe supranationale ?

-----

V. Nous explorerons la distinction entre race, peuple et civilisation à l'aide de concepts purs et, à l'aide de ces concepts et de la science de l'esprit anthroposophique, nous examinerons les missions spirituelles de certains peuples. Je m'appuierai sur « Les Âmes de peuple d'Europe » de Hans Erhard Lauer, dont je vous enverrai un extrait au format PDF pour votre préparation.

VI. Nous poserons une question importante pour l'avenir de l'Europe : comment parvenir à une conscience de droit supranationale en nous-mêmes et en Europe ? Cette question concerne la propriété des facteurs de production et la division mondiale du travail.

Pour votre préparation,

*Heidjer Reetz*

**HANS ERHARD LAUER**

**LES ÂMES DE PEUPLE DE L'EUROPE**

**Essai de psychologie des peuples européens sur base spirituelle-scientifique**

1965



## Table des matières

Avant-propos.....	2
1 L'Europe dans le cercle des continents (Race, Peuple, Civilisation).....	6
Asie.....	6
Europe.....	13
Amérique.....	17
Orient, Moyen-Orient, Occident.....	19
2 Paysage, tempérament de peuple, caractère de peuple.....	23

### Suite du livre

3 La polarité de géographie et de psychologie de peuple

Ouest-Est 51

Angleterre Russie 54

France Russie 61

Espagne Russie 66

Forme en quête de repos Vie en mouvement 68

4 *Physiologie de l'organisme européen des nations* 73

Caractère mature des nations occidentales 77 Le caractère infantile des nations orientales 83

5 *Le mystère du centre européen* 93

Le rythme respiratoire de l'âme populaire allemande 96 Situation actuelle et tâches futures de la germanité . 104

Les trois niveaux de compréhension de l'âme populaire 112

6 *Les peuples romans* 115

Caractères nationaux et époques historiques 115 Les étapes du développement historique 120 Italie et Espagne 127

France 137

7 *Britannicité et germanité* 145

Angleterre 145 Allemagne. 1. Esprit national et âme nationale 155 2. Métamorphoses historiques et tâches de la germanité 172

8. Les peuples scandinaves 185

9. Les peuples slaves 200.

Les Slaves frontaliers 200. Les Russes 216

10. *L'organisation des peuples d'Europe* 227.

L'unification de l'Europe 233

11. *Les idéaux d'humanité des peuples européens* 241.

Pneumatologie des peuples 241. Italie Espagne 244. France 249. Angleterre 251. Allemagne 257. Russie 265

### Avant-propos

Publier un ouvrage sur les peuples d'Europe aujourd'hui, c'est saisir la parole sur l'une des questions les plus brûlantes de notre époque. Ce sujet a gagné en actualité car, depuis quelque temps, l'unification de notre continent est devenue le moteur fondamental de toute politique européenne.

Pendant des siècles, les peuples d'Europe se sont déchirés dans d'innombrables guerres et, plus récemment, ont failli s'entre-détruire lors des deux guerres mondiales



de ce siècle. Suite à ces récentes catastrophes, notre continent a perdu à jamais la position d'hégémonie mondiale qu'il avait acquise tout au long de l'histoire. Sa domination coloniale sur les races de couleur des autres continents a été brisée. La domination mondiale est passée aux mains des deux puissances colossales que sont les États-Unis d'Amérique et la Russie eurasienne. Pour s'affirmer face à la supériorité de cette dernière, l'Europe – c'est désormais une opinion largement répandue – doit non seulement enterrer définitivement les vieilles querelles entre ses nations, mais aussi surmonter sa mentalité multi-étatique et s'unir en une seule puissance concentrée.

Cet objectif est toutefois contrarié dans un premier temps par le fait que ce transfert même de l'hégémonie mondiale de l'Europe aux deux superpuissances de l'Ouest et de l'Est a également divisé politiquement notre continent en deux parties d'une ampleur inédite, devenues dépendantes des deux blocs, en partie par la force, en partie inévitablement. Ainsi, jusqu'à présent, des « accords » n'ont été conclus qu'entre les deux parties, et dans la plupart des cas uniquement avec un engagement envers le bloc de puissance concerné, sous la forme d'alliances militaires (OTAN et Pacte de Varsovie), politiques (Conseil de l'Europe de Strasbourg et Kominform) et de communautarisations économiques (CEE, AELE et Comecon). Mais même ces dernières sont constamment menacées par le déclin et l'effondrement. La faute n'en incombe pas seulement aux

7

égoïsmes nationaux incontrôlés et d'ambitions de puissance, mais aussi de l'être propre affirmé et à la vie propre des peuples européens, qui se défendent contre toute atteinte à l'autodétermination acquise au prix de siècles de luttes. Par conséquent, les efforts d'unification ont tout de suite le moins progressé sur le domaine politique ; plus ils persistent, plus ils semblent désespérés dans cette sphère. Ainsi, ils ont été couronnés de succès presque exclusivement sur le plan militaire – renforcé par la « guerre froide » entre l'Est et l'Ouest – et sur le plan économique. Car dans ce dernier, c'est l'enjeu lui-même : la productivité industrielle sans limite accrue grâce aux progrès technologiques qui pousse à des fusions, c'est-à-dire à des marchés, toujours plus vastes.

Un autre facteur entre en jeu. Les progrès de la recherche scientifique et du développement technologique (physique atomique, cosmonautique) ont atteint un point où ils nécessitent aujourd'hui des ressources financières que les États d'envergure européenne ne sont plus en mesure de fournir individuellement. Cela appelle donc à une coopération continentale dans ce domaine. De plus, les médias modernes – radio et télévision – ont permis une communication et une pénétration mutuelle de la vie spirituelle- et-culturelle des peuples européens à un niveau que l'on n'aurait pu se représenter auparavant. Finalement, le développement des technologies de transport depuis la dernière Guerre mondiale a déclenché une migration permanente, transportant des millions d'humains d'un pays à l'autre chaque année, de sorte qu'aujourd'hui, il n'y a guère d'humain en Europe qui n'ait vécu une grande partie du continent de près. Ainsi, malgré le rideau de fer, les barbelés et les murs, l'Europe s'est globalement unie au cours des dernières décennies à un point jamais vu. L'un des phénomènes les plus encourageants à cet égard est que la jeunesse d'aujourd'hui, en général, ne se contente plus de l'étroitesse des horizons et des critères de jugement purement nationaux auxquels les générations précédentes se sont attachées, mais s'efforce plutôt de



découvrir les pays et les peuples étrangers avec ouverture et impartialité.

De ce fait, il est devenu nécessaire et nécessaire pour les peuples européens de mieux se connaître mutuellement. La littérature qui sert cet objectif – qu'elle soit géographique, folklorique, historique ou d'histoire de l'art – prolifère aujourd'hui, mais elle comporte aussi le risque de voir la perspective et l'intérêt se perdre dans l'individuel, le spécifique. L'Europe, cependant, n'est pas seulement une accumulation de tant et de tant de sortes

8

de peuples, c'est un *organisme* de ce genre, et comme cet organisme, c'est déjà une *unité* mystérieuse/pleine de secret. Reconnaître cela exige, bien sûr, une pénétration plus profonde de l'essence et du caractère de leurs peuples : une véritable psychologie de ces mêmes.

Le élaboration d'une telle psychologie se heurte encore aujourd'hui à un obstacle majeur. Cela tient au fait que notre vie cognitive moderne est encore sous l'influence dominante de la science de la nature. De ce fait, malgré la psychologie des profondeurs et l'anthropologie philosophique, nous manquons encore d'une connaissance suffisante de l'essence de ce qui est spécifiquement *humain*. L'humain demeure – comme l'a formulé Alexis Carrel dans le titre de son célèbre ouvrage – « l'être inconnu ». Cela a aussi des implications pour la compréhension des peuples. Car les peuples sont des entités qui appartiennent à la sphère de ce qui est spécifiquement humain. Ils sont des manifestations de l'humanité.

Ceci m'amène à ce qui caractérise la modeste « Tentative de psychologie des peuples européens » présentée ici. Il s'agit d'une approche fondée sur les concepts fondamentaux des sciences humaines, initialement développés par les recherches spirituelle-scientifiques anthroposophiques de Rudolf Steiner. Et plus spécialement encore, sur la base de cette pose de fondation d'une psychologie des peuples que Rudolf Steiner lui-même a menuisé à partir de cette recherche, notamment dans son cycle de conférences sur « La mission des âmes de peuple particulière en lien avec la mythologie nordique-germanique » (Oslo 1910). Je n'ai pas hésité à laisser transparaître ces fondements dans ma présentation, même dans les termes techniques forgés par Steiner. Car c'est seulement sur cette base qu'il est possible de donner à la psychologie de peuple un contenu exact et objectif. J'espère que cela ressortira suffisamment de ma présentation. Je suis bien conscient, bien sûr, que ce fondement anthroposophique de mon livre compliquera sa diffusion. Car l'anthroposophie n'est pas encore aimée, valorisée ou reconnue à l'intérieur de notre vie de l'esprit officielle. Mais cela ne saurait être une raison pour que je la nie comme source de ma démarche. Car le temps viendra où les concepts qu'elle a développés, jusque dans leur terminologie, feront partie intégrante du savoir commun du monde scientifique au même titre que ceux de la physique nucléaire ou de la psychanalyse.

Je n'ai véritablement pris conscience des *problèmes* de la vie des peuples européenne, tels qu'ils sont présentés ici, que durant mes nombreuses années à Vienne entre les deux guerres mondiales.

9

Dans son livre « Portrait de l'Europe », l'Espagnol Salvador de Madariaga soutient qu'il est difficile de trouver une ville aussi européenne que Vienne, et que celle-ci semblait



destinée à devenir la capitale de l'Europe (p. 207 et suivantes). Même si Vienne n'était plus la métropole de l'empire multiethnique des Habsbourg à cette époque, une grande partie de sa population y subsistait, comme c'est encore le cas aujourd'hui dans une certaine mesure. M'immerger dans le contexte des missions encore liées à la région autrefois englobée par l'Empire des Habsbourg m'a ouvert les yeux sur les problèmes de la vie des peuples européenne.

Concernant le contenu de ce livre, je tiens à préciser qu'il ne prétend pas à l'exhaustivité dans son traitement des peuples européens. Tous les peuples d'Europe n'y sont pas abordés. Surtout, le tableau qu'il dresse de l'organisme des peuples européens est amputé de certains peuples périphériques du continent, tels que les Finlandais, les Grecs, les Portugais et d'autres. D'autres peuples, comme les Suisses et les Hollandais, ne sont abordés que brièvement. La présentation mérite donc d'être complétée. De plus, les caractères des différents peuples n'ont été illustrés que par quelques exemples typiques de représentants, de phénomènes et de destins historiques, qui pourraient bien sûr être enrichis par de nombreux autres, souvent plus pertinents. Cependant, le lecteur peut s'en remettre à sa propre connaissance des peuples en question. En principe, je me suis tenu aux paroles de Goethe (extraites de sa *Théorie des couleurs*) concernant les caractéristiques des peuples : « Car c'est en vain que nous cherchons à exprimer l'essence d'une chose. Nous prenons conscience d'effets, et une histoire complète de ces effets engloberait probablement l'essence de cette chose. Nous cherchons en vain à décrire le caractère d'un humain ; au contraire, si nous mettons ensemble ses actions et ses faits, une image de son caractère nous apparaîtra. »

10

Cela fait exactement trente ans que j'ai publié un livre sous le même titre. Une deuxième édition, rapidement épuisée, a suivi peu après ; et depuis, les demandes pour une nouvelle édition se sont multipliées. Cependant, la poursuite de mes études en ethnopsychologie/psychologie des peuples, ainsi que le contexte radicalement modifié par la Seconde Guerre mondiale, ont entre-temps suscité en moi le besoin de trouver une approche entièrement nouvelle pour présenter ce sujet. Ainsi, après de nombreuses hésitations, cette deuxième tentative a finalement abouti. Sans être contradictoire avec la première, elle propose une approche totalement nouvelle de l'objet.

10

Sa rédaction est due, d'une part, au désir pressant exprimé par les auditeurs des conférences que j'ai données sur ce sujet ces dernières années et, d'autre part, à l'aimable proposition des éditions *Freies Geistesleben* de Stuttgart de le publier. J'apprécie d'autant plus cette proposition que l'éditeur a récemment publié un ouvrage majeur sur le même sujet, composé de deux volumes volumineux : *Herbert Hahn*: « *Sur le génie de l'Europe : portraits de douze peuples, pays et langues européens : esquisse d'une psychologie de peuples anthroposophique* ». Cependant, cet ouvrage aborde le sujet d'une manière totalement différente de mon livre, principalement sous l'angle du paysage, de la langue, de la littérature et du folklore. Il est donc vivement recommandé à tous ceux qui recherchent des présentations complémentaires à celle que j'ai proposée dans ces domaines. Grâce à cette approche différente, les deux ouvrages peuvent parfaitement se côtoyer sans se chevaucher.

Bâle, été 1964 - Dr. Hans Erhard Lauer

11



# 1 L'Europe dans le cercle des continents (Race, Peuple, Civilisation)

Alors que nous tenterons, dans les pages qui suivent, de broser, sous différents angles, les portraits essentiels des principaux peuples d'Europe, nous souhaitons – conformément au principe qui guidera les présentations de cet ouvrage : aller du tout au détail – visualiser d'abord, dans cette introduction, la place particulière qu'occupe l'Europe, avec son propre organisme de peuples, dans le cercle des continents, et la place que sa population occupe au sein de l'humanité tout entière. À cette fin, commençons par une affirmation qui, en elle-même, mais surtout à notre époque, doit paraître choquante et, surtout, hautement discutable : celle selon laquelle les « peuples », au sens strict du terme, *n'existent qu'en Europe*. Premièrement, on pourrait d'emblée objecter à cette affirmation en soulignant que, où que l'on vive sur Terre, les humains n'existent jamais en tant que purs êtres humains, mais qu'en tout lieu – indépendamment des autres contextes dans lesquels ils évoluent – ils appartiennent aussi à une forme de communauté d'une sorte à mesure de peuple. Deuxièmement, on pourrait souligner que c'est précisément au cours de notre siècle qu'une organisation d'États a été fondée pour la première fois, d'abord après la Première Guerre mondiale avec la Société des Nations, puis après la Seconde avec l'ONU (Organisation des Nations Unies), qui était et est destinée à englober progressivement *toutes les nations de la Terre*. Et tout de suite dans la seconde de ces mêmes, l'ONU, que, depuis l'indépendance politique acquise par la plupart des peuples de couleur/colorés d'Asie et d'Afrique au cours des vingt dernières années, ces derniers ont acquis une telle supériorité numérique sur les peuples d'Europe que le troisième secrétaire général de l'ONU n'est plus un Européen, mais un Asiatique, et que cette organisation mondiale est de plus en plus menacée par des nations non européennes. Ces faits semblent démontrer irréfutablement l'indéfendabilité de cette affirmation.

12

Certes, ces faits sont indéniables. Mais au vu du sort des deux organisations mentionnées ci-dessus : l'enterrement discret de la première seulement deux décennies après sa fondation, et l'incapacité, manifeste depuis longtemps et souvent exprimée publiquement, de la seconde à remplir les missions qui lui avaient été assignées lors de sa fondation, on ne peut nier qu'une partie de la responsabilité de ce sort réside dans le fait que ces organisations définissent et traitent, de manière purement nominaliste, comme des entités parfaitement identiques des organismes politiques qui représentent en réalité les formes les plus diverses de la communauté humaine. Cela, bien sûr, ne prouve pas la justesse de notre affirmation initiale.

Dans ce qui suit, nous voulons donc la justifier positivement en offrant un aperçu succinct du développement historique de l'humanité sous un angle spécifique.

## Asie

Le début de la phase historique du développement humain est généralement situé dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> millénaire avant J.-C., époque à laquelle *l'écriture* a été inventée dans diverses régions du monde : en Égypte, en Mésopotamie, en Inde et en Chine. La caractéristique essentielle qui distingue l'histoire de la préhistoire est l'existence d'une chronologie (calcul de temps, calendrier) et d'une documentation historique sous une forme ou une autre : inscriptions, chroniques ou historiographie proprement dite. Cependant, la chronologie et la documentation historique, sous leurs



formes initiales, n'apparaissent qu'à cette époque, principalement en Mésopotamie et en Égypte.

Avec l'entrée de l'humanité dans sa phase historique, les noms de *peuples* apparaissent pour la première fois : Sumériens, Chaldéens, Babyloniens, Indiens, Chinois, Perses, Égyptiens, etc. Auparavant, seuls les cueilleurs, les chasseurs, les éleveurs et les agriculteurs étaient mentionnés. Et les peuples restent les principaux *porteurs* du développement historique pendant longtemps, plus précisément jusqu'à notre ère. Le principe peuple et le principe historique ont jusqu'ici été intimement liés.

Mais tous les peuples mentionnés ne sont que peuples. « semi-historiques »

13

Ils conservent mment tous des héritages divers de la préhistoire, qui seront abordés prochainement. Leur histoire, qui s'étend du troisième, du deuxième et même en partie du premier millénaire avant J.-C., ne représente, pour ainsi dire, que l'aube de l'histoire humaine.

Les Grecs et les Romains furent les premiers à entrer dans la pleine lumière de l'histoire. Ce n'est qu'au cours de leur développement que le soleil de l'histoire se leva à l'horizon. Ils développèrent, pour la première fois, une historiographie et une recherche historiques authentiques. Le Grec Hérodote est considéré comme son père ; Tite-Live occupe une position similaire pour Rome. Avec les Grecs et les Romains, cependant, les centres de développement historique se transférèrent d'Asie et d'Afrique du Nord vers l'Europe. Depuis lors, l'Europe est devenue progressivement le principal théâtre du développement historique. La *transition* vers cette époque historique est bien sûr marquée par l'histoire des Israélites, qui se déroule, de manière significative, à la frontière occidentale de l'Asie. L'Ancien Testament est le premier document d'historiographie authentique. Avec lui, les Israélites devinrent les véritables fondateurs de la conscience historique.

Mais même l'Antiquité judéo-gréco-romaine porte encore en elle un ultime vestige d'essence préhistorique. Ce vestige ne sera surmonté qu'avec la fondation du *christianisme*. De toutes les religions apparues dans l'histoire, c'est la seule qui, dès l'origine – conformément à la mission confiée par son fondateur aux apôtres de proclamer l'Évangile « à tous les peuples » – se soit considérée comme destinée à *toute l'humanité*. Ainsi, ce n'est qu'à travers le christianisme que le concept d'*humanité d'ensemble* dans son ensemble, comme unité et plénitude cohérentes, a pénétré la conscience humaine. Le monde préchrétien ne connaissait pas encore ce concept (à l'exception de l'Ancien Testament, où il apparaît pour la première fois dans les chapitres du Deutéro-Isaïe). À cette époque, l'individu ne se sentait que membre de son peuple, ou plutôt, il ne se sentait humain qu'en tant qu'il appartenait à son peuple. Dans le membre d'un autre peuple, il ne voyait que l'étranger, pas encore l'humain. « Dans l'Orient ancien », comme le disait l'orientaliste Victor Maag\*, « une personne est un membre de son propre peuple, parle sa propre langue, est intégrée à son propre organisme social, vit selon sa propre culture et ses propres coutumes et, en résumé, fait partie de ce cosmos étatique gouverné par le roi, qui, à son tour, est partie

\* Dans « Idéaux d'être un humain dans les cultures orientales- », Études orientales, vol. XIII 1960, p. 29 s.

14

et une image du cosmos tout entier... C'est une chose. Mais cela en dit presque une



autre : pour l'Orient antique, il n'existe pas d'humanité au sens où nous l'entendons. Au contraire, les conditions y étaient similaires à celles de la Grèce antique. Dans la culture grecque primitive, un être humain était un être qui parlait la langue des Hellènes, vivait selon leurs coutumes, sacrifiait aux dieux des Hellènes, célébrait leurs fêtes et, s'il s'agissait d'un homme, se rasait. Au-delà des frontières, cependant, vivaient des êtres d'une autre espèce, ceux qui parlaient de manière incompréhensible, c'est-à-dire les *barbares*. Dans quelle mesure pouvaient-ils être subsumés sous le terme « humain » ? Personne ne s'est interrogé... La limitation du concept d'humanité à sa propre nation est la limite absolue que la pensée humanitaire du Proche-Orient antique n'a jamais franchie.

En ce qu'avec le christianisme apparaît le concept d'humanité collective/d'ensemble englobant tous les peuples, il donne aussi naissance, pour la première fois, au concept d'*histoire d'humanité d'ensemble* englobant toutes les histoires nationales. Selon la vision chrétienne, cette histoire s'étend de l'expulsion de l'humanité du Paradis au Jour dernier et au Jugement dernier. Après plusieurs tentatives dans ce sens remontant aux premiers siècles chrétiens, au tournant des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, Augustin, dans son livre sur la « Cité de Dieu », esquisse pour la première fois un tableau complet du cours et de la structure chronologique de l'histoire collective. Ce n'est qu'avec le développement de ce concept que la conscience historique atteint son apogée. On peut donc affirmer que c'est seulement avec ce développement que le soleil de l'histoire atteint son apogée. Par conséquent, le dépassement complet de tous les vestiges de l'existence préhistorique ne peut être attribué qu'à l'émergence du christianisme.

Cette image universelle de l'histoire fut transmise simultanément avec sa christianisation aux tribus germaniques qui entrèrent dans l'histoire du monde lors des migrations du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle, et qui la développèrent dès le Moyen Âge. Il suffit de rappeler la doctrine des trois âges du Père, du Fils et du Saint-Esprit, selon laquelle Joachim de Flore divisa l'histoire tout entière au tournant des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles – doctrine qui, bien que partiellement secrète, continua d'exercer une puissante influence tout au long des siècles suivants. De ce fait, le centre du développement historique s'établit de plus en plus fermement en Europe ; car le développement historique et le développement de la conscience historique sont inextricablement liés.

15

Une conscience historique universelle n'a mûri qu'à l'époque moderne, avec l'émergence, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle (par Vico, Voltaire, Lessing et Herder), d'une philosophie spécifique de l'histoire. Sous son influence, la recherche historique fondée sur la critique des sources s'est progressivement étendue à l'ensemble des phénomènes historiques. De là, des historiens tels que Voltaire, Ranke, Schlosser, Rotteck et d'autres ont rapidement donné naissance à des récits exhaustifs de l'« histoire du monde » tels qu'on n'en avait jamais connus auparavant. (Dans l'état actuel de la recherche, ces récits ne peuvent plus être rédigés par des individus, mais seulement par des communautés d'érudits, comme l'Historia mundi des Propylées, l'« Historia Mundi », etc.) À ces chercheurs se joignent des spécialistes de diverses époques, des destinées des nations et de domaines spécialisés du développement historique, tels que l'histoire religieuse, sociale et économique, rendant ainsi l'histoire humaine, dans tous ses aspects spatiaux, temporels et disciplinaires, de plus en plus accessible au grand public. Cette connaissance et cette conscience historiques universelles se sont finalement propa-



gées à travers le monde entier au XXe siècle, grâce à la domination mondiale que l'Europe a conquise avec l'émergence des empires coloniaux de ses nations. De ce fait, les populations non européennes ont elles aussi progressivement appris à se sentir partie intégrante de l'humanité et, en se libérant du joug colonial, ont lutté pour conquérir la place qui leur revient au sein de la communauté humaine, à égalité avec les Européens. Ainsi, l'Europe lègue ce qui a mûri en elle jusqu'à son apogée, fruit de sa culture, à une nouvelle époque de l'histoire, qui commence en notre siècle, où non plus les peuples particuliers, mais *l'humanité tout entière* devient immédiatement *porteuse de l'histoire*. En effet, en notre siècle, l'histoire des peuples, voire des continents, a pris fin, et l'histoire unifiée de l'humanité tout entière a commencé. Grâce aux moyens de communication technologiques modernes, nous vivons, jour après jour, en présence immédiate de ce qui se passe partout sur la Terre. Et nous en sommes déjà au point où tout événement survenant en un lieu donné affecte immédiatement l'humanité tout entière, spirituellement et consciemment, politiquement et économiquement. Il est significatif que les deux guerres mondiales de notre siècle, qui, pour la première fois dans l'histoire, ont impliqué les cinq continents, marquent le début de cette nouvelle ère.

16

Avec cela vient à conclusion cette époque de mille cinq cent ans de l'histoire dans notre siècle, dans laquelle les *peuples* particuliers étaient les agents déterminants du développement historique. Cette appartenance jusqu'à présent entre principe national et principe historique avait aussi trouvé son expression la plus forte au cours des quatre derniers siècles, lorsque la conscience historique en Europe avait atteint sa pleine maturité, sa plus forte expression. Car durant cette période, non seulement les caractères des différents peuples européens ont atteint leur expression la plus aiguë, mais la conscience nationale correspondante s'est également développée simultanément, aboutissant finalement au nationalisme le plus extrême. Ainsi, au cours de notre siècle, comme l'autre héritage de l'histoire européenne, qui a finalement dégénéré en une antithèse paradoxale du précédent, la conscience de l'humanité dans son ensemble, les peuples non européens ont également adopté ce nationalisme, qui s'avère initialement un sérieux obstacle à la réponse aux défis posés par la nouvelle époque.

Mais revenons maintenant aux époques antérieures de l'histoire ! Nous avons affirmé que les peuples de l'Orient ancien et même de l'Antiquité méditerranéenne avaient conservé des héritages plus ou moins forts de la préhistoire. En quoi consistaient-ils ? Lorsque nous découvrons les premiers noms de peuples aux débuts de l'histoire, ceux-ci semblent appartenir à des *contexte/pendants raciaux* divers et englobants. Plus tard, deux races se révèlent particulièrement aptes à une formation culturelle historique : les Aryens et les Sémites. La formation de ces races, cependant, n'appartient pas au temps historique ; elle résulte du développement *préhistorique*. Au début de l'histoire, l'humanité présente déjà une certaine structure raciale. Quelle est la caractéristique de la race ?

Elle est ancrée dans le *corporel* de l'humain et s'y révèle – pour ne citer que les plus visibles – dans la stature, la couleur de la peau et des cheveux, ainsi que dans la structure du visage et la physionomie. Elle est transmise par le sang et constitue donc une *communauté de sang*.

Cependant, tant que le principe racial joue un rôle prépondérant, certaines qualités



d'âme et spirituelles sont associées à ces caractéristiques physiques.

L'être humain, qui se perçoit avant tout comme membre de sa race, se sent membre de celle-ci de la même manière qu'une feuille d'arbre, si elle pouvait se percevoir consciemment, devrait se sentir membre de l'arbre. Elle ne vit qu'aussi longtemps qu'elle est reliée à l'arbre et imprégnée de la même sève qui imprègne toutes les autres feuilles. L'homme n'a pas de vie propre, sa vie est plutôt celle de l'arbre. Séparé de lui, il est condamné à dépérir et à mourir.

17

Ainsi, tant qu'un homme se perçoit uniquement comme membre de sa race, il se perçoit simplement comme appartenant à sa communauté de sang. Il ne s'attribue aucun soi propre et, par conséquent, aucune indépendance. C'est pourquoi nous ne parlons pas encore de peuples pour désigner les petites communautés qui divisent une race, mais plutôt – en utilisant une image du monde végétal – de « tribus ». L'individualisme, l'aspiration à la liberté, n'est présent sous aucune forme à ce stade de développement.

Le sang, cependant, qui le relie aux autres membres de sa tribu ou de sa race, n'est pas encore perçu par l'humain comme une substantialité purement physique, ni même vivante. Il est plutôt porteur de certaines expériences d'âme et spirituelles, qui sont donc de nature collective et non individuelle. L'objet ou le contenu central de ces expériences est un être suprahumain-divin, vécu comme *l'esprit de la race*. Celui-ci est perçu à la fois comme le fondateur divin et l'ancêtre de la race, avec lequel chaque membre est donc lié par parenté. Par conséquent, tant que le principe racial prévaut, toute *religion* est liée à la communauté de sang concernée et présente, sous une forme ou une autre, le caractère d'un *culte des ancêtres*.

Cependant, pour l'humain liée à la race, l'esprit ancestral de la race ne vit pas seulement intérieurement dans son propre sang, mais se manifeste aussi constamment à l'extérieur sous la forme du dirigeant politique de la communauté de sang concernée. Ce dirigeant est vénéré soit comme un Sohti, une incarnation, soit comme un simple représentant de l'esprit racial. Ainsi, tout pouvoir politique à l'époque du principe racial dominant revêt le caractère de la *théocratie*, le « règne de Dieu ». La vie religieuse et la vie étatique forment encore une unité indivisible.

Si l'on considère sous cet angle les peuples de l'Orient ancien, porteurs des premières civilisations avancées de l'histoire, ils semblent tous encore sous l'emprise du *principe racial*. Bien que nous les traitions tous comme des peuples, le *principe de peuple* se manifeste encore chez eux, à travers l'occultation ou la superposition du principe racial. Ceci est démontré, premièrement, par le fait qu'ils ne se percevaient pas encore principalement comme des communautés linguistiques – comme nous le constaterons chez les peuples ultérieurs – mais plutôt comme des communautés de sang, généralement strictement séparées les unes des autres. Pour leurs membres, cependant, l'expérience de leur humanité se résumait – comme le montrent les déclarations d'un orientaliste citées plus haut –

18

à l'appartenance à leur communauté de peuple. On ne trouve dans leur histoire aucune trace d'un individu luttant pour une quelconque forme d'indépendance, d'auto-détermination de son individualité. Deuxièmement, toutes leurs religions conservent



le caractère du culte des ancêtres, sous une forme ou une autre. Leurs services à/aux dieux étaient offerts aux divins fondateurs de leurs communautés de peuple. À cet égard, ils étaient liés à leur sang commun, étaient des « religions nationales ». L'idée de les diffuser par le biais d'un travail missionnaire auprès d'autres peuples aurait été totalement contraire à leur nature et n'aurait donc pas pu voir le jour. Troisièmement, les grands empires de l'Orient antique : l'empire pharaonique des Égyptiens, l'empire assyrien, l'empire babylonien en Mésopotamie, l'empire perse des Achéménides, le « Moyen Empire » chinois étaient tous des théocraties, quoique sous des formes diverses, selon que le souverain était vénéré comme un dieu faucon incarné (Horus), comme en Égypte, ou plus tard comme le fils du dieu soleil Râ, ou, comme à Sumer, comme le représentant de Dieu, ou, comme à Akkad, comme un dieu-roi, ou, comme en Chine, comme le fils du ciel. Cette dignité divine, ou quasi divine, attribuée à leurs dirigeants, enracinait aussi la tendance de tous ces empires à se considérer comme des « empires mondiaux » ou à s'étendre jusqu'à en devenir ; car le domaine des dirigeants ainsi compris était naturellement identique au monde, au cosmos en soi, ou du moins destiné à en représenter une image. Dans la mesure où le principe racial renvoie à l'ère préhistorique, tout comme nous le faisons avec le principe de peuple, on peut dire des peuples de l'Orient ancien que les conditions préhistoriques ont largement perduré tout au long de leur histoire.

Le peuple israélite antique occupe une position unique à cet égard. D'une part, comme nous l'avons déjà mentionné, il est devenu le véritable fondateur de la conscience historique et a laissé une représentation de son histoire nationale dans les livres historiques de l'Ancien Testament. Aucun autre peuple du Proche-Orient ancien, et même aucun autre peuple, ne peut s'en vanter. De plus, *en tant que peuple*, en tant qu'individualité nationale, il s'est distingué du contexte international de son époque à un degré que nous ne retrouvons chez aucun autre peuple. D'autre part, cependant, en tant que tel, il se considérait plus que tout autre comme une *communauté de sang* et s'efforçait avec une rigueur sans pareille de préserver sa pureté du mélange avec le sang des autres peuples. Par ce sang, il se considérait si uni à son Dieu que cette « alliance » le désignait comme l'« élu » parmi les nations. Car ce Dieu avait, par l'appel d'Abraham,

19

par le retour de son fils Isaac, destiné au sacrifice, et par les promesses faites à Jacob, il avait déjà contribué à l'établissement de cette communauté de sang. Il était alors perçu avant tout comme le guide caché de ses destinées historiques ; car, contrairement aux dieux de la nature des Gentils, son influence se fit sentir dans l'évolution historique de son peuple. Pour toutes ces raisons, le judaïsme, lorsque la religion humaine du christianisme émergea précisément de son sein, aux antipodes de son exclusivité nationale, l'expulsa de lui-même et, seul parmi tous les peuples, s'y ferma fondamentalement. Malgré sa dispersion ultérieure sur toute la terre, il est resté jusqu'à ce jour fermement attaché à sa religion nationale fondée sur le sang. Mais si, comme nous l'avons montré, la prédominance du principe racial se manifeste dans tout cela, on comprend pourquoi, à ce jour, le judaïsme, bien qu'il s'agisse d'un peuple, est avant tout considéré (et persécuté) comme une race. Car l'antisémitisme n'est nullement dirigé contre les Arabes, bien qu'ils appartiennent eux aussi à la race sémitique, mais uniquement contre les Juifs. Il ne se qualifie cependant pas d'antijudaïsme, mais d'antisémitisme, car il est dirigé contre le principe racial préhistorique qui perdure dans le



judaïsme. (Dans le cas du national-socialisme allemand, qui lui aussi est revenu totalement au principe racial, sa haine ne visait que la race spécifiquement « juive », peut-être parce qu'il voyait en elle son plus grand rival racial.) Ainsi, le judaïsme combine en lui-même, dans une étrange dualité, les contraires du principe racial et du principe de peuple, c'est-à-dire de l'essence préhistorique et de l'essence historique. Il est à la fois le représentant de l'humanité préchrétienne, dans la mesure où tout ce qui est pré-chrétien est marqué par l'influence persistante de la préhistoire, et d'autre part, en tant que giron terrestre du christianisme, il ne peut nier sa relation essentielle avec lui en tant que perfectionneur de l'humanité historique.

Si l'on considère à nouveau les autres peuples *asiatiques*, on peut dire qu'ils n'ont jamais complètement surmonté, tout au long de leur histoire jusqu'à nos jours, l'influence persistante du *principe de race* issu de la préhistoire. Par conséquent, ils n'ont pas encore acquis une véritable conscience historique propre, caractérisée par le sentiment de l'unicité et de la non-répétabilité des événements et des époques historiques. Dans la mesure où ils ont développé des idées sur l'existence historique, ils n'ont jamais dépassé le concept de cycles répétitifs. Ils n'ont pas non plus formé une aspiration à une liberté individuelle

20

mais ont toujours vécu au sein de collectifs de sang, qui étaient simultanément des communautés religieuses. À titre d'exemple, citons seulement les deux peuples les plus représentatifs de l'Asie, et aussi les plus peuplés de la planète : les Chinois et les Indiens. Leur taille, supérieure à celle des populations d'autres continents, indique qu'il ne s'agit pas de peuples au sens habituel du terme. La Chine, le plus vieil empire du monde, était une « théocratie » gouvernée par le « Fils du Ciel » jusqu'au début de ce siècle. (Au Japon, l'empereur divin a survécu dans sa forme intégrale jusqu'à la Seconde Guerre mondiale et, malgré son abolition officielle par les Américains, perdure encore aujourd'hui dans les esprits.) Jusqu'à l'aube de l'ère communiste, les Chinois vivaient entièrement au sein de la communauté de sang, au sein d'une famille clanique élargie. Leur religion, si tant est qu'on puisse parler d'une telle religion, consistait principalement en un culte des ancêtres, dont l'expression la plus significative était l'inhumation des morts sur leurs terres. Le shintoïsme japonais, culte d'État japonais, est aussi essentiellement un culte national des ancêtres. Jusqu'à l'époque moderne, les Chinois percevaient l'humanité comme s'arrêtant aux frontières de l'Empire du Milieu. Ce royaume, image du cosmos, représentait, en un sens, le règne humain en soi. Le collectivisme fondé sur le sang a aujourd'hui été remplacé par le collectivisme idéologique et politique du communisme.

En Inde, la domination du principe racial a survécu jusqu'à nos jours sous une forme différente et déguisée, à savoir dans une institution qui, sur son sol, a connu une manifestation unique dans toute l'humanité : le système des castes. Le terme indien pour caste, *varna*, qui signifie couleur de peau, indique encore que les castes étaient à l'origine des communautés raciales de différentes couleurs. Car aucune autre région du monde n'a été envahie et colonisée par autant de races différentes et diversifiées au cours des millénaires que ce sous-continent asiatique, en raison de ses conditions géographiques et climatiques particulières, les races les plus âgées étant généralement soumises aux plus jeunes. Le système des castes a atteint sa forme définitive lorsque les conquérants aryens ont envahi l'Inde au II<sup>e</sup> millénaire avant J.-C. et y sont devenus la classe diri-



geante, exerçant notamment les fonctions des castes sacerdotale et guerrière/royale. Depuis lors, le système des castes en Inde est devenu si rigide que son dépassement,

21

malgré de nombreuses tentatives, n'a pas encore abouti jusqu'à aujourd'hui. Elle a signifié l'un des obstacles les plus sérieux au développement d'une conscience nationale indienne et, par conséquent, à l'indépendance politique du peuple indien.

## Europe

Revenons maintenant au cours même de l'histoire des Grecs et des Romains après leur transition d'Asie vers l'Europe. Ces peuples, eux aussi, entrant dans l'histoire avec leurs propres religions nationales, liées à leur sang, apportent avec eux un ultime vestige d'héritage préhistorique. Mais – contrairement au judaïsme – ils les ont abandonnées à la fin de leur temps tardif et se sont convertis, malgré des réticences initiales, au christianisme au cours de trois siècles. Les cruelles persécutions subies par ses adeptes de la part des empereurs romains n'ont cependant pas empêché sa propagation croissante, et au IV<sup>e</sup> siècle, après sa fondation, il a été proclamé religion d'État de l'Empire romain.

La christianisation de l'Antiquité gréco-romaine signifiait rien de moins que, pour ses membres, la relation au divin se détachait du sang et devenait une affaire *d'âme*. Cela signifiait qu'elle passait de la communauté du sang à l'*humain individu en tant que tel*, indépendamment de son lien de sang. Ce faisant, cependant, la valeur de l'individualité humaine en général connut une élévation incalculable par rapport à l'époque préchrétienne, et la personnalité humaine reçut une puissante impulsion vers l'intériorisation. Cette transformation avait pourtant déjà commencé au sein des cultures grecque et romaine des siècles plus tôt – et à cet égard, l'histoire de ces peuples, bien que différemment de celle du judaïsme, était aussi orientée vers l'entrée du christianisme dans le développement humain. Plus tôt encore, le sang commun, élément unificateur entre les membres de ces peuples, avait été remplacé, chez les Grecs, principalement par une *langue commune*, et chez les Romains, principalement par l'appartenance à une même *communauté politique*. Ainsi, ces peuples avaient-ils abandonné la prédominance du principe racial et furent les premiers à devenir des *peuples*

22

*au sens propre*. Et il est significatif que cette transformation ait d'abord eu lieu sur le sol européen.

Considérons d'abord la langue. Elle est la révélation de l'*âme humaine*. En devenant le lien principal entre les membres d'un peuple, celui-ci passe d'une communauté physique ou de sang à une communauté *d'âme* ou *linguistique*. Au sein d'une telle communauté, l'individu existe différemment qu'au sein d'une communauté de sang. En tant que membre de cette dernière, sa configuration essentielle est entièrement déterminée par elle. Dans la communauté linguistique, en revanche, il existe non seulement comme récepteur, mais aussi – par sa propre créativité linguistique – comme créateur. Il transcende non seulement la langue, mais en développe également l'essence. Concernant le développement et la transformation de la langue, il existe un échange mutuel entre l'individu et la communauté. D'autre part, une communauté linguistique représente une communauté spécifiquement humaine, dans un sens que les anciennes communautés de sang ne représentaient pas encore. Elles se percevaient encore



comme les porteurs, pour ainsi dire, comme les corps de leurs esprits raciaux. Elles étaient donc toujours simultanément des communautés religieuses. En elles, l'humain ne s'était pas encore séparé du divin. Dans la communauté linguistique, l'humain se sépare du divin, saisissant sa propre essence, son élément spécifique, par lequel il se distingue aussi des purs êtres naturels. Car si ces derniers ne sont liés que par le sang, seuls les humains forment une communauté linguistique.

Lorsque la langue a acquis une importance si prépondérante chez les peuples grecs et romains, elle a aussi acquis, grâce à eux, un développement grammatical et syntaxique que les peuples plus anciens n'avaient pas encore possédé. Comparés aux Grecs et aux Romains, ils apparaissent donc encore muets, ou du moins comme parlant encore de manière inarticulée – c'est pourquoi les Grecs les appelaient « barbares », c'est-à-dire ceux qui parlaient de manière incompréhensible. De plus, c'est grâce à ce haut niveau de développement linguistique en Grèce et à Rome que l'ancienne écriture picturale ou conceptuelle, qui désignait pour ainsi dire directement les objets visés par des images correspondantes, contournant ainsi le langage, après avoir été transformée en écriture syllabique par les Égyptiens et en écriture consonantique par les Israélites, a finalement été complètement transformée en langue ou *écriture phonétique* par la culture gréco-romaine. Les langues grecque et latine ont monté, durant la période hellénistique et la plus grande expansion de l'Empire romain à

23

des langues universelles et, d'une certaine manière, elles le sont restées jusqu'à nos jours, dans la mesure où les mots étrangers qui en dérivent sont devenus le patrimoine commun de toutes les langues culturelles modernes/récentes. La christianisation de la Grèce et de Rome a finalement trouvé son expression la plus significative dans les textes grecs et latins des Saintes Écritures, qui sont devenus les documents faisant autorité de la religion chrétienne, et dans leur rôle de langues de culte et d'église dans le christianisme oriental et occidental.

La poésie est directement liée à la langue. L'importance considérable que la langue a acquise dans la culture grecque se reflète aussi dans le formidable développement que la poésie a connu dans tous ses domaines : épique, lyrique et dramatique. Les représentations théâtrales étaient des fêtes pour tout le peuple, tout comme les concours de chants lyriques, et un dicton célèbre affirme même qu'Homère, le père de la poésie grecque, a donné aux Grecs leurs dieux. La langue et la poésie qui lui est associée furent rejointes par d'autres arts, constituant ainsi des liens supplémentaires au sein de la communauté de peuple grecque : la construction de temples, la sculpture, la peinture et la musique – en bref, l'ensemble des dons que l'humanité doit aux Muses et à travers lesquels le monde spirituel se révèle sous ses multiples formes. On peut ainsi définir l'essence du « peuple », tel qu'il s'est développé dans l'Antiquité classique, comme une *communauté de culture*, distincte de la communauté religieuse ou culturelle des races.

Cependant, la communauté *étatique-politique*, telle qu'elle a émergé tout de suite dans l'Antiquité méditerranéenne, constitue aussi une composante essentielle de la culture. En Grèce comme à Rome, les formes de gouvernement initialement théocratiques se transformèrent pour la première fois en organismes étatiques purement humains et laïcs – la polis grecque, la res publica romaine. Ce caractère humano-mondain de cette dernière est attesté par le fait que, dans les deux cas, au terme d'un long développe-



ment riche en luttes de classes et de partis, l'égalité de tous les citoyens – la « démocratie » – est finalement réalisée, quoique dans un sens différent de celui que ce terme a acquis plus récemment : celui du droit égal de tous à participer aux fonctions d'exercice du pouvoir – en lieu et place de l'ancien régime aristocratique ou monarchique. Et ce façonnement de la vie étatique, par laquelle l'individu est parvenu à une validité bien plus haute à l'intérieur de la communauté politique que dans les anciennes théocraties, se tient de nouveau pendant intime avec la signification à laquelle le langage parvenait ici. Car celui-ci vint à sa validité aussi dans cela à l'expression que l'individu venait à « parole » dans l'assemblée de peuple.

24

et pouvait exterioriser en liberté son opinion personnelle, en discours et contre-discours. Démosthène et Cicéron, les exemples les plus célèbres, témoignent de la contribution de ces conditions au haut niveau de la rhétorique en Grèce et à Rome.

Ainsi, dans le monde gréco-romain, tous les éléments qui ont depuis caractérisé un « peuple » au sens propre du terme se cristallisent dans une forme initiale de développement/d'évolution.

Tous ces éléments nous apparaissent alors de manière nettement plus prononcée chez les peuples qui, au Moyen Âge, se sont principalement développés à partir des tribus germaniques et slaves qui ont inondé l'Europe centrale, méridionale et occidentale lors des migrations et qui, en se sédentarisant, ont partiellement fusionné avec les populations grecques, romaines, celtiques, etc., plus anciennes, déjà établies dans les régions concernées. Car ces peuples abandonnent pour ainsi dire leurs religions nationales ancestrales à différents stades de leur enfance et adoptent le christianisme, ainsi que leur culture générale, du monde méditerranéen. Par conséquent, leur expérience religieuse est déjà détachée du sang et passe à l'âme au stade de leur devenir peuple, et avec cela sont bien plus profondément imprégnés de l'impulsion de l'intériorisation d'âme et de l'individualisation de l'individu que n'était le cas des peuples de l'Antiquité classique. De l'autre côté, dès l'origine, leur expérience est contrebalancée par la concept de l'humanité d'ensemble, initialement sous la forme de la christicité, face au caractère distinctif et à la diversité de leurs peuples.

Il convient avant tout de mentionner ici le développement progressif des *langues nationales*. Celui-ci s'est opéré, en partie chez les peuples romans, par diverses transformations du latin adopté, et en partie par divers développements et modifications ultérieurs des langues racines germaniques et slaves, atteignant une certaine maturité lors de la transition vers les temps modernes. Ces langues, par la formation et l'usage des mots, la grammaire et la syntaxe, les idiomes et les expressions figurées, sont façonnées de manière à révéler de manière immédiate, exacte la plus intérieur manifestation ouverte des divers règnes d'âmes que ces communautés de peuple présentent.\* En rattachement avec cela, diverses poésies et littératures nationales ont fleuri dès le Moyen Âge : en Italie par Dante, Pétrarque et Boccace ; en France par les romans de chevalerie et la poésie lyrique des troubadours ; en Allemagne par le chant des *Nibelungen*,

\* Voir les descriptions correspondantes dans « Du génie de l'Europe » d'Herbert Hahn.

25

Parzival de Wolfram von Eschenbach et le Minnesang de Walther von der Vogelweide,



alors dans la transition vers les temps modernes en Espagne par Calderón, Lope de Vega et Cervantès, en Angleterre par Chaucer, Marlowe et Shakespeare ; suivirent le grand siècle de la poésie française moderne avec Molière et les classiques de la tragédie, l'apogée de la poésie classique et romantique en Allemagne, l'émergence des grands poètes du Nord et l'ascension fulgurante de la littérature russe vers une renommée européenne, voire mondiale – pour ne citer que quelques exemples marquants. Vers la fin du Moyen Âge, la peinture se différencia aussi toujours plus clairement en écoles et styles nationaux : italien, espagnol, néerlandais et allemand, auxquels s'ajoutèrent plus tard le français et l'anglais. Dernière et cadette dans le cercle des arts, la musique finit par se développer en formes nationales en Hollande, en Allemagne et en Italie. L'opéra, conçu à l'origine comme un renouveau de la tragédie grecque antique, donna naissance à une nouvelle forme d'art qui connut des métamorphoses nationales caractéristiques en Italie, en France et en Allemagne. À l'époque classique viennoise, l'Europe centrale s'est élevée à une position dominante dans le monde de la musique, et au XIXe siècle, les âmes de peuple d'Europe ont littéralement commencé à résonner et à chanter dans la musique nationale qui s'éveillait partout : en tchèque, en polonais, en hongrois, en russe, en scandinave, en français, en espagnol, etc. Puisque la musique représente l'expression la plus pure de l'âme parmi tous les arts, on peut difficilement imaginer des révélations plus élémentaires et en même temps plus intimes des différentes âmes de peuple que celles de l'Italie à travers les opéras de Verdi, de l'Allemagne à travers les symphonies de Beethoven ou les drames musicaux de Wagner, de l'Autriche à travers les lieder de Schubert ou les valse de Johann Strauss, de la République tchèque à travers la « Vltava » ou « La Fiancée vendue » de Smetana, de la Russie à travers les « Tableaux d'une exposition » ou « Boris Godounov » de Moussorgski, de la Scandinavie à travers la musique de Peer Gynt de Grieg, et de la France à travers l'impressionnisme musical de Debussy. Quand même, aux côtés de la langue en tant que telle, non seulement la musique, mais le *monde des arts dans son ensemble* constitue le deuxième champ principal sur lequel se vivent et expriment les nationaux règnes d'âmes.

Le troisième de ces champs, nous avons finalement à le regarder dans la vie *politique et étatique*. Au cours de l'histoire européenne, nous voyons les peuples émergents les plus importants se rassembler au sein de leurs propres corps d'état. Aux débuts du système féodal médiéval, celles-ci n'étaient encore que des consolidations plus ou moins fragiles d'un grand nombre de territoires/domaines princiers tribaux. Et portaient compte tenu de la position de puissance de l'Église,

26

dont le chef se considérait encore à cette époque comme la source de tout pouvoir séculier, conservait des traits théocratiques constants, attestés par l'onction et le couronnement des souverains par les évêques et les papes. Durant la période d'absolutisme politique, le pouvoir des chefs d'État nationaux s'accrut aux dépens des princes tribaux, qui s'affranchirent aussi de la tutelle ecclésiastique et, dans les territoires protestants, prirent la direction des Églises régionales émergentes. L'événement politique intérieur le plus marquant de l'histoire moderne des États européens est cependant celui des révolutions politiques qui, du XVIIe au XXe siècle, se sont propagées d'ouest en est, de l'Angleterre à la France, de l'Europe centrale et méridionale à la Russie, tel un incendie dévorant. Le pouvoir princier a été renversé « par la grâce de Dieu



» et le pouvoir étatique a été saisi par les peuples eux-mêmes, se l'appropriant au double sens où les États se sont transformés, sur le plan intérieur, en « démocraties » et, sur le plan extérieur, en « États-nations ». L'« autodétermination des États », dans ce double sens, est devenue le but d'aspiration suprême de tous les peuples européens. Cet idéal a finalement trouvé sa proclamation finale, la plus universelle et la plus pathétique, dans le programme de paix formulé par le président américain Wilson, qui a servi de base aux accords de paix de la Première Guerre mondiale, lesquels se sont soldés par le renversement des trois plus puissantes monarchies du continent européen. L'idéal de l'État-nation qui, depuis la grande Révolution française, est devenue l'idole des peuples européens, devait maintenant trouver sa réalisation la plus complète et énergique. L'Europe devait être divisée en autant d'États différents que de nations la composant. Dans ce contexte, l'indépendance nationale était recherchée par les peuples non seulement pour eux-mêmes, mais aussi pour pouvoir façonner leur propre structure étatique, expression pure de leur essence nationale, de leur caractère national. Cependant, la langue étant perçue comme le trait le plus caractéristique d'une nation, la quête d'autodétermination nationale revenait à aligner autant que possible les frontières nationales sur les frontières linguistiques. Il est inutile d'examiner ici combien de fois ce principe a été violé en affirmant simultanément les droits du vainqueur sur le vaincu lors du tracé de nouvelles frontières.

27

### *Amérique*

Enfin, si l'on se penche sur l'Amérique, on se trouve confronté à des circonstances bien différentes. Depuis les voyages d'exploration de la fin du Moyen Âge, nous avons vu, de siècle en siècle, un nombre toujours croissant de membres de divers peuples européens émigrer vers le Nouveau Monde, d'abord pour des raisons religieuses, puis politiques, et enfin, principalement économiques. Certains y fondent de nouvelles colonies, d'autres s'installent dans les colonies existantes. La population indigène américaine, dont les États ont été initialement détruits, est de plus en plus repoussée et, du moins en Amérique du Nord, réduite à quelques vestiges. La nouvelle population, qui progresse progressivement d'est en ouest et s'impose progressivement comme la maîtresse du continent, est – hormis la population d'esclaves noirs importée d'Afrique, dont nous parlerons plus loin – d'origine européenne. Elle est un mélange de presque toutes les nations européennes. Conformément à l'ancienne appartenance étatique des principaux territoires coloniaux, après leur indépendance politique, l'anglais et l'espagnol sont devenus les langues principales dans la moitié nord du continent, et le portugais et l'espagnol dans la moitié sud. Cela ne signifie nullement que les citoyens des États concernés se sentent encore membres des peuples européens susmentionnés. Au contraire : ils viennent d'obtenir leur indépendance et deviennent Américains. Ainsi, la langue perd ici complètement son caractère d'expression de l'âme nationale, dont elle est à l'origine la création ; elle devient un simple moyen de communication. Et qu'est-ce que « l'Américain » ? Il apprend certes aussi à se sentir nation. Car le Nouveau Monde est un creuset où les anciens membres de divers peuples se transforment et se fondent en une nouvelle unité. Mais il ne s'agit pas d'un « peuple » au sens européen du terme. De même que le principe racial asiatique s'éteint en Europe, le principe national européen s'éteint en Amérique. Car qu'est-ce qui unit principalement les membres de la « nation » américaine ?



C'était donc, pour autant que ce n'était besoin et oppression, avant tout l'esprit pionnier, l'esprit d'entreprise, la soif d'aventure et la quête du profit qui ont poussé les émigrants européens vers l'Amérique, terre d'opportunités illimitées. Ils ont apporté avec eux les impulsions qui ont poussé l'Europe elle-même vers l'innovation et le progrès. Mais il y a essentiellement trois choses que l'Europe elle-même, progressivement issue de la culture médiévale, a développées comme de nouvelles réalisations au cours des quatre derniers siècles :

28

la *science de la nature* moderne, sa fructification pratique dans la technique moderne et sa valorisation dans la *forme d'économie industrielle-commerciale* moderne. En Europe même, cependant, les progrès dans tous ces domaines étaient freinés par la puissance des traditions et des institutions héritées du Moyen Âge. En Amérique, cet obstacle n'existait pas. Là, un tout nouveau départ pouvait être pris. L'esprit d'une ère nouvelle pouvait se déployer sans entrave dans tout ce qu'il portait et s'emparer pleinement de ceux qui avaient émigré d'Europe. Tout cela était encore favorisé par les possibilités illimitées offertes par la taille du pays, ses vastes ressources naturelles et leur exploitation sans entrave. Ainsi, la nouvelle *manière de penser* et la nouvelle *mentalité de vie*, nés en Europe mais qui ne pouvaient se développer sans entrave qu'en Amérique, devinrent l'élément *commun* qui, plus que tout, unissait ceux qui étaient devenus « Américains ». C'est le mode de pensée intellectualo-matérialiste qui est à l'œuvre dans la science de la nature moderne, ainsi que l'attitude face à la vie qui exploite fructueusement les résultats de cette science pour la conquête technologique de la Terre et pour son exploitation économique maximale en vue d'une prospérité matérielle toujours croissante. Ce qui émerge de ce mode de pensée et de cette attitude face à la vie n'est plus la culture au sens précédent, mais plutôt la « *civilisation* ». Ainsi, au principe de peuple prévalant en Europe, qui – comme nous l'avons vu – est un principe culturel au sens spécifique, est ici substitué le principe de civilisation. Il désigne non pas une communauté d'âme, mais une communauté *spirituelle*, dans la mesure où son origine réside/repose dans *un mode de pensée particulier/une sorte de penser déterminé*. Et de même que nous avons vu que la personnalité humaine individuelle ne joue aucun rôle dans la communauté corporelle ou de sang de l'espèce/de la race, mais atteint/obtient déjà une certaine validité et une certaine indépendance à l'intérieur de la communauté d'âme ou de peuple, de même elle s'élève finalement au sein de la communauté spirituelle ou civilisationnelle jusqu'au niveau de sa libre autodétermination absolue. Ce fait a trouvé son expression historique universelle dans les Déclarations des droits de l'humain, formulées au XVIIIe siècle en lien avec la Déclaration d'indépendance de l'Amérique du Nord. Ces droits représentent les libertés individuelles, entendues au sens large. Et cette liberté, dont le symbole est la Statue de la Liberté (offerte par la France) dans le port de New York, est devenue, aux côtés des éléments susmentionnés, le principal article de foi de ce que l'on peut appeler l'évangile de l'américanisme, qu'il croit devoir proclamer au reste du monde comme la voie du salut sous le nom d'« *American way of life* ».

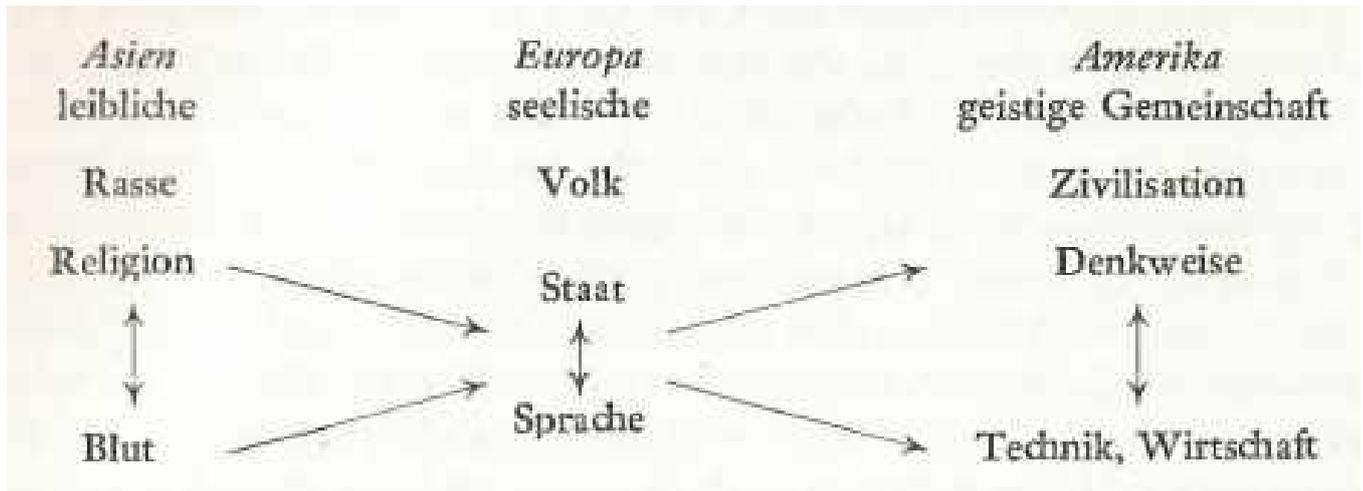
29

### ***Orient, Moyen-Orient, Occident***

Ainsi, dans ce bref aperçu, nous avons découvert une trinité de formes de vie humaines réparties sur la Terre d'est en ouest, qui peut être résumée selon le schéma



suivant\* :



Asie, Europe, Amérique

Physique, mental, spirituel, communauté

Race, peuple, civilisation

Religion, État, mentalité

Langue

Sang, technologie, économie

En Asie, la communauté du sang, ancrée dans le corporel, demeure aujourd'hui encore l'élément dominant de la sociétalisation humaine. En Europe, il s'agit de l'appartenance à une communauté nationale ancrée/fondée dans ce qui est d'âme et se manifestant principalement par une langue commune. En Amérique, il s'agit de l'appartenance à une communauté spirituelle ou civilisationnelle unie par un même mode de pensée et une même attitude face à la vie.

En Orient, même aujourd'hui, le sang et la corporéité absolument ne sont pas perçus comme de simples faits physiques, mais comme imprégnés d'essences spirituelles et divines et c'est pourquoi la religion, avec ses cultes, ses rites magiques et ses cérémonies, y demeure encore aujourd'hui la force déterminante de la vie.

En Europe, les communautés spirituelles des nations ne se contentent pas de s'exprimer et de manifester leurs effets par le langage, la poésie et l'art ; elles sont animées du désir de s'organiser politiquement et de s'affirmer dans le monde. Par conséquent, l'histoire de l'Europe n'est pas seulement l'histoire de la culture, mais aussi, et c'est essentiel, l'histoire des États. Guerres, traités de paix, changements de trône, révolutions, luttes partisans et guerres civiles remplissent les pages de leurs récits littéraires plus que tout autre chose.

En Amérique, le contenu principal de l'histoire est la domination /conquête civilisationnelle

\* Si nous omettons ici l'Afrique, c'est parce que sa population, hormis celle de sa côte nord et de la vallée du Nil (y compris l'Éthiopie), est restée à un niveau préhistorique jusqu'à nos jours et commence seulement à entrer dans l'histoire.

30

et la mise en valeur du pays et de ses trésors de la nature, par les prestations pionnières des agriculteurs/fermiers(farmer), aux créations de la technique, au développe-



ment industriel jusqu'aux entreprises colossales des trusts de l'acier, de l'automobile, du pétrole, etc., aux opérations financières de Wall Street à New York et à l'expansion du pouvoir du capital américain de par la Terre.

D'est en ouest, qui caractérise aussi le cours de l'histoire depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, on distingue deux axes de développement qui se croisent. L'un part des communautés de sang des races orientales, en passant par les communautés linguistiques des peuples européens, jusqu'à la communauté de pensée et de conviction de la civilisation occidentale. L'autre progresse de la domination de la religion en Asie, en passant par la vie politique en Europe, jusqu'à la technologie et l'économie en Amérique.

Les grandes religions de l'humanité sont toutes originaires d'Asie. Des lieux saints tels que Bénarès, Lhassa, La Mecque et Jérusalem s'y trouvent. Et même au sein du communisme russe, qui se présente comme une doctrine sociale du salut dotée de tous les attributs d'une organisation ecclésiale cherchant à racheter l'humanité du péché originel de l'exploitation capitaliste, l'attitude religieuse fondamentale des peuples orientaux prévaut encore.

L'Europe est devenue le véritable foyer/la véritable patrie de la création culturelle au sens strict du terme : la science, l'art, le droit et les formes de gouvernement s'y sont développés. Les grands centres culturels de l'histoire mondiale : Athènes, Rome, Florence, Paris, Vienne, Weimar, Amsterdam, Londres, Oxford, entre autres, se situent dans cette partie du monde. Le christianisme, avec sa vie culturelle, particulièrement cultivée par l'Église catholique, a aussi exercé une influence considérable sur l'histoire européenne. Ce qui caractérise cette vie religieuse européenne – contrairement à celle de l'Orient – c'est avant tout qu'elle s'est exprimée principalement par des créations et des créations stylistiques *artistiques* d'inspiration religieuse : du temple grec aux églises baroques en passant par les cathédrales romanes et gothiques, les Madones de Raphaël, la Cène de Léonard de Vinci, le plafond et les fresques de l'autel de la Basilique Sixtine de Michel-Ange, les peintures bibliques de Rembrandt, le poème Parzival de Wolfram von Eschenbach, la Divine Comédie de Dante, les chœurs de Palestrina, la Passion de Bach, le Messie de Haendel, les messes de Mozart et de Beethoven, etc.

Enfin, en Amérique, on rencontre des figures telles que Benjamin Franklin, savonnier, imprimeur, inventeur du paratonnerre, éditeur, auteur du premier livre qui montre la voie du bonheur et du succès, l'esprit d'inventeur technique

31

d'Edison, les organisateurs industriels, les multimillionnaires et les généreux donateurs, tels que le roi de l'automobile Ford, le roi de l'acier Carnegie, le roi du pétrole Rockefeller et le roi de la banque Morgan, sont à l'origine de ce monde : le berceau des gratte-ciel, de la bombe atomique, mais aussi celui des villes gangsters et de la métropole cinématographique d'Hollywood.

Aujourd'hui, alors que le monde est devenu si petit que les distances ne permettent plus de se déplacer, ces trois mondes se sont tellement rapprochés qu'ils sont contraints de vivre en étroite interaction et s'influencent de plus en plus mutuellement. Comme nous l'avons déjà mentionné, nous nous trouvons au début de l'histoire unifiée de l'humanité dans son ensemble.

La capacité de ces trois composantes de l'humanité à coexister de manière raisonna-



blement harmonieuse – ce qui est loin d'être le cas aujourd'hui – dépend de certaines conditions préalables. Leurs différences, notamment le contraste entre l'Amérique et l'Asie, sont indéniables. Cette dernière forme une polarité qui doit être présente chez l'humanité comme chez tout être vivant. Tout de suite parce qu'existe cette polarité, l'humanité se révèle être un véritable organisme. Mais une autre condition est nécessaire : aucune des trois parties ne se considère comme la seule forme correcte, vraie, pour ainsi dire « uniquement salvatrice » de l'existence humaine, mais chacune se reconnaît comme l'unilatéralité qu'elle représente, laquelle requiert la complémentarité des autres pour atteindre la pleine humanité. Cela exige que chacune de ces parties surmonte la rigidité de son unilatéralité et s'ouvre aux réalisations positives des autres.

Le fait que nous soyons entrés dans l'ère de l'histoire de l'humanité tout entière implique la nécessité – nous y reviendrons plus en détail dans les chapitres suivants – que l'individu, en tant qu'antithèse de l'humanité tout entière, s'élève lui aussi à une signification qu'il n'a jamais atteinte auparavant. Et ce, dans un sens totalement différent de celui que lui attribue la Déclaration des droits de l'humain. Cela s'applique à l'humanité tout entière, avec toutefois des effets différents pour chacune de ses composantes.

Pour l'Orient, il s'agira de reconnaître que les convictions spirituelles, religieuses et idéologiques que l'individu professe ne peuvent plus être déterminées par son appartenance à une lignée, mais seulement par sa libre décision de conscience. C'est dans ce domaine que l'individu doit s'éveiller à lui-même. En Chine,

32

aujourd'hui, la communauté de sang a été remplacée par la communauté de classe communiste. Mais la communauté de sang n'est remplacée que par le collectivisme idéologique. L'Orient a pour mission de surmonter progressivement ce manque de liberté spirituelle. Ainsi, là où le sang déterminait autrefois le corporel, le problème de notre époque est devenu celui de la vie *spirituelle*. (Ce problème se pose aussi, de manière particulière, à la population du nouvel État d'Israël, avec lequel une grande partie du peuple juif est retournée dans sa patrie asiatique.)

L'Europe devra reconnaître que l'imbrication rigide des frontières linguistiques et nationales, fruit de son histoire, représente une impasse dans laquelle elle s'est elle-même engagée et dont elle doit sortir. Il est en effet devenu presque banal que la pensée d'État-nation soit aujourd'hui dépassée. Elle l'est certes en raison des conditions de vie qui ont évolué au cours de notre siècle, mais elle n'a pas encore marqué les esprits et les comportements. Force est de constater que la langue est liée à l'humain individu d'une manière tout à fait différente de son appartenance étatique. La première est l'expression d'une configuration d'âme particulière à laquelle il participe ; la seconde relève de destins historiques externes auxquels il est soumis, conséquence de guerres victorieuses ou perdues. Ces dernières décennies, suite aux deux guerres mondiales en Europe, la nationalité de millions de personnes a changé à plusieurs reprises sans que ces personnes ne changent de lieu de résidence. On pourrait également savoir aujourd'hui – et nous y reviendrons plus en détail – que, compte tenu de la situation démographique de l'Europe jusqu'en 1945, le principe de l'État-nation ne convenait qu'à l'Europe occidentale, et non au centre, et certainement pas – en raison de l'immense brassage où vivaient les nationalités les plus diverses – à l'est du continent.



Néanmoins, après la Première Guerre mondiale, il y a été transplanté, obsédé par lui comme par une obsession. En réalité, les nouveaux États établis après la Première Guerre mondiale sur le sol de l'ancien Empire tsariste russe et de la monarchie des Habsbourg brisée étaient tout aussi multi d'États de peuple que les précédents. Ce n'est qu'alors qu'un de leurs peuples fut proclamé nation, donnant ainsi son nom à l'État concerné, ce qui signifiait que toutes les autres nationalités vivant sur place étaient rétrogradées au rang de citoyens aux droits inférieurs. Ainsi, après la Première Guerre mondiale, cette partie de l'Europe abritait environ 30 millions de minorités nationales dont le développement national et culturel fut entravé. Après la Seconde Guerre mondiale

33

on a résolu le problème d'une manière plus simple et encore plus brutale : en expulsant les minorités nationales de leurs foyers ancestraux. Ainsi, au cours de notre siècle, le principe de l'État-nation a progressivement conduit à une aggravation des conditions de vie en Europe. Pourtant, les dirigeants politiques de la Germanie/de l'Allemagne, dont l'État-nation a été détruit par leur propre destin, s'accrochent obstinément au principe d'autodétermination nationale, empêchant ainsi la solution de la question allemande, devenue aujourd'hui le problème central de la pacification de l'Europe. D'autre part, le développement économique ayant depuis longtemps rendu absurde le principe d'inclure l'organisation de la vie économique dans l'autodétermination nationale, des efforts sont déployés pour créer de vastes espaces économiques supranationaux. Cependant, ils croient pouvoir y parvenir en unifiant les États-nations existants en une entité politico-économique supranationale, au lieu de soustraire l'organisation de l'économie à la compétence de l'État et de le laisser se doter des organes nécessaires. Cependant, cet abandon des droits de souveraineté nationale à une organisation supra-étatique, motivée par des considérations purement économiques, se heurte dans la réalité et différence de l'être des âmes de peuple, ancré dans la réalité et la diversité des volontés d'indépendance des mêmes et ainsi on se tourne en rapport à l'intégration souhaitée de l'Europe en des ronds sans pouvoir progresser d'un seul pas.

Enfin, en Amérique, nous avons affaire à une communauté spirituelle, dans la mesure où elle est essentiellement ancrée dans une certaine manière de penser. Car c'est dans le penser que le spirituel humain trouve sa première manifestation. Mais, la spiritualité américaine d'aujourd'hui est presque exclusivement tournée vers le matériel, vers l'asservissement technique et l'exploitation économique du monde matériel. Elle ne s'est pas encore pleinement saisie elle-même. Par conséquent, elle n'a pas encore développé le sentiment de sa propre réalité spirituelle, intrinsèquement ancrée en soi. Atteindre une telle réalité par une connaissance approfondie de soi est la tâche du peuple américain pour l'avenir. Car sans un tel système, il sera incapable de comprendre le centre européen, et encore moins l'est asiatique, de l'humanité, et suscitera donc sans cesse des sentiments d'antipathie parmi eux. Mais aussi, elle sera sinon incapable de faire face à ses propres problèmes. L'un des plus importants pour l'avenir est la question noire/nègre, où le destin nous impose aujourd'hui le jugement des méfaits passés de la race blanche envers la race noire. Et ainsi, en

34

un étrange renversement des rapports entre l'Orient et l'Occident, le problème de



*race* est apparu aujourd'hui dans l'Ouest américain, tout comme le problème de la vision du monde respectivement de la *vie spirituelle* s'est posé en Asie orientale. Cependant, le problème racial apparaît aujourd'hui en Occident sous une toute autre forme qu'il ne l'était en Orient. La question n'est pas de savoir comment surmonter le principe racial, mais plutôt comment façonner les rapports entre les races blanche et noire, et avec les races de couleur en général. Ce problème, lui aussi, ne trouvera une solution humaine que lorsque, au sens indiqué plus haut, l'élément spirituel qui prévaut dans la civilisation américaine apprendra à se saisir lui-même par la connaissance de soi. Car alors, l'élément du *spirituel* en l'humain se révélera à lui comme ce par quoi l'humain appartient non pas à une race, ni à un peuple, mais à *l'humanité tout entière*, et réalise cette appartenance en parcourant toutes les époques de l'histoire, et donc aussi les peuples et les races les plus divers, sur le chemin de la réincarnation. Ainsi, en chaque être humain, quelle que soit la race ou le peuple dans lequel il s'incarne dans une vie particulière, se trouve et se reconnaît véritablement *l'humain*. Ce problème est en réalité la cause profonde de la question raciale telle qu'elle se pose aujourd'hui en Occident (mais plus généralement partout où les Blancs doivent cohabiter avec des colorés).

Grâce aux exposés de ce chapitre, nous pensons avoir démontré à quel point l'affirmation selon laquelle les peuples, au sens propre du terme, n'existent qu'en Europe est justifiée. Dans les chapitres suivants, ces questions seront examinées en détail sous différents angles.

35

## **2 Paysage, tempérament de peuple, caractère de peuple**

Dans ce qui précède, nous avons compris les peuples comme des communautés ancrées dans l'âme, dont les caractéristiques s'expriment principalement dans la langue, puis dans l'ensemble des arts, ainsi que dans la formation d'associations/regroupements étatiques et de formes juridiques. Or, nous avons constaté que les peuples au sens propre n'existent qu'en Europe.

Si notre continent abrite un si grand nombre de règnes d'âme de peuple différentes, comme le montrent déjà les plus de vingt États qui le composent, cela s'explique par deux raisons principales. La première réside dans l'*essence de ce qui est d'âme* en tant que telle. Cela constitue un juste milieu entre le corporel et le spirituel de l'humain. On pourrait aussi la comparer à une combinaison chimique des deux, ou au résultat de l'interaction entre la lumière et l'obscurité, que nous observons – selon Goethe – dans le monde des couleurs. De même que, comparé aux représentants de la lumière et des ténèbres – le blanc et le noir –, le monde de couleur qui les sépare présente une grande diversité de caractéristiques chromatiques, selon *comment* la lumière et les ténèbres interagissent, de même, comparés aux représentants du corporel et du spirituel (les communautés de race et de civilisation), ceux de ce qui est d'âme (les peuples) présentent une multitude de types d'âmes différents, selon que le corporel ou le spirituel prédomine en leur sein. Un riche spectre de nuances chromatiques finement graduées nous confronte ici aux collectifs relativement monochromes et gigantesques formés par le sang en Orient et la civilisation en Occident.

L'autre raison réside dans la nature de la *partie européenne de la Terre*. Il est de loin le plus structuré de tous. La longueur de son littoral dépasse celle du continent africain,



trois fois plus grand. Ses péninsules et les îles qui lui sont associées représentent un tiers de sa superficie totale. De tous côtés, mers, portions de mer et baies pénètrent profondément dans son intérieur et divisent de nombreuses parties en îles, de sorte que la proximité moyenne de ses terres avec la mer est de loin la plus grande de tous les continents.

36

De plus, ses paysages sont si nettement séparés les uns des autres par des montagnes comme les Pyrénées, les Alpes et les Carpates qu'ils forment des espaces géographiques totalement indépendants. Seul un continent si singulièrement divisé par la nature en une multitude de paysages individuels a pu permettre aux peuples qui l'habitent de développer des caractères nationaux aussi nets qu'en Europe.

L'examen de ces liens nous amène à la question de la relation entre paysage et ethnicité/règne de peuple. C'est la première perspective sous laquelle nous souhaitons aborder les peuples d'Europe. Pour cela, il convient d'abord de clarifier quelques concepts.

Les ethnicités/règnes de peuple sont des mondes de l'âme. Par conséquent, l'étude de l'essence des peuples doit évoluer vers l'*étude de l'âme* de peuple, à la *psychologie* des peuples. Or, tout comme celle des individus, les âmes des peuples présentent des caractéristiques différentes. C'est ce que nous comprenons par *caractère ethnique/de peuple*. À cet égard, l'enseignement des âmes de peuple, dans son exposé concret, devient *caractérologie de peuple*.

Au cœur de chaque être humain résident – comme l'affirme le poème Faust de Goethe – « deux âmes ». En ce sens qu'outre leur âme individuelle, ils portent aussi en eux un « morceau » de leur âme de peuple. Contrairement à la première, la seconde est un collectif de l'âme qui imprègne tous les membres d'un peuple. (Le concept d'âme collective est devenu familier à notre époque, notamment grâce à la psychologie de C. G. Jung.) Le cœur/noyau de l'âme individuelle est le « je » humain. Il n'est en soi pas d'âme soi, mais une entité spirituelle, et représente la substance essentielle de l'être humain. Il se comporte à l'âme comme – pour employer une comparaison semblant peut-être inappropriée – le noyau atomique et l'enveloppe atomique. Ce qui est d'âme n'est, bien sûr, que son enveloppe intérieure immédiate. L'enveloppe extérieure est l'organisation corporelle.

Justement ainsi, l'âme de peuple a aussi un noyau, dont elle représente l'enveloppe. Celui-ci n'est toutefois pas d'un être humain, mais un être suprahumain. Nous n'hésitons pas à le décrire de plus près ici. Car sa connaissance forme une partie constitutive d'une science de l'humain complète et véritablement adéquate, et gagnera en reconnaissance à mesure que celle-ci prévaudra dans la vie spirituelle de notre époque. Il appartient au monde des « hiérarchies » spirituelles qui se situent entre l'humanité et le véritable divin, à savoir à cette hiérarchie que la recherche spirituelle fondée par Rudolf Steiner désigne, par un terme hérité de l'ésotérisme chrétien, sous le nom d'« archanges ».

37

